



Sous la belle verrière du Grand Palais

Chère lectrice, cher lecteur

Impossible d'écrire ma chronique du flâneur de la fin 2013 sans avoir dit un seul mot de la FIAC, du 23 au 26 octobre, trois jours qui pèsent sur ma mémoire comme un insupportable remords !

J'aurais aimé simplement dire, parce que je n'y retrouvais aucun des artistes amis que je soutiens, que cette 40^e foire internationale n'était pas celle de l'art contemporain mais celle de l'art catastrophique, de l'art chaotique ou cataclysmique. Mais cela passerait pour pure jalousie de ma part et ne rendrait certainement pas compte des efforts de 154 galeries venues planter leurs cimaises sous la verrière du Grand Palais de Paris, en provenance de 58 villes différentes ! Sans parler des

efforts des 3195 artistes représentés, morts ou vivants, qu'un simple flâneur aurait l'outrecuidance de juger en trois mots !

J'énumère : New York, Milan, Sao-Paulo, Naples, Bruxelles, Berlin, Londres, Luxembourg, Los Angeles, Brooklyn, Bruxelles, Avignon, San Gimignano, Beijing, Bordeaux, Amsterdam, Tel Aviv, Leipzig, Zurich, Mexico ... En plus de Paris et de New York déjà nommés, le Bourget, Rome, Hong Kong, et Beverly Hills pour une seule galerie !

Et ce n'est pas tout : Johannesburg, Francfort, Cologne, Saint Moritz, Zurich, Prague, Vancouver, Düsseldorf, Budapest, Vienne, Séoul, Brescia, Dublin, Turin, Madrid, Ibiza, Cluj, Barcelone, Istanbul, Salzbourg, Beyrouth, Shanghai, Singapour, San Francisco, Chagny, Anvers, Dubaï, Florence, Guangzhou, Copenhague, Genève, Athènes ... dans le magnifique désordre que leur donnait le nom des galeries participantes dans l'ordre alphabétique.

Les galeries de Paris, New York, Milan et Los Angeles sont évidemment les plus présentes. Mais une devinette : vous savez où est Cluj ? En Roumanie. La galerie qui s'est nichée là-bas s'appelle Plan B et se partage entre Cluj et Berlin. Et c'est où, Chagny ? En Saône et Loire, région de Bourgogne. Les habitants s'appellent des Chagnotins et il y a là-bas une galerie Pietro Sparta qui présentait notamment Sol LeWitt et Mario Merz pour ne citer que 2 deux talents aiguilles perdus dans cette foire motte de foin.

Cette flânerie dans la FIAC s'est faite en réalité à quatre pieds, en compagnie d'une amie peintre dont j'admire le travail depuis des années. Elle ne peint que ce qui l'inspire et a vécu à New York, Paris, Nice, Londres, Porto-Rico, Athènes et encore bien d'autres parties du monde. Le cosmopolitisme de la FIAC n'était certainement pas pour lui déplaire. Pourtant, malgré la gentillesse d'un des « exposeurs-d'exposants », le galeriste Daniel Templon qui, en nous invitant, nous a

économisé les 35 euros du ticket d'entrée – elle a quand même fait une extinction de voix dans les trois jours qui ont suivi. Heureusement, une fois le choc passé, elle m'a rappelé de Nice en me disant qu'elle avait retrouvé sa voix ... et sa voie, celle du partage d'émotions esthétiques, poétiques, dramatiques, drolatiques, voire fantasmatiques par le seul moyen de toiles, de couleurs et de pinceaux. Ici, j'introduis la reproduction d'une œuvre d'elle extraite d'une monographie que j'ai eu le plaisir de préfacier et qui paraîtra en 2014.



Michelle Siboun, devant *Maîtrise* dans son atelier à Nice, en 2012

A vrai dire, à cette FIAC, si l'on y humait plus souvent des parfums chics que l'odeur de la térébenthine – celle de la peinture à l'huile déjà rendue facultative par l'usage de l'acrylique qui sèche bien plus vite... Non, j'exagère. Il y avait quand même de vrais peintres dans cette foire, à commencer par un personnage attachant, G.G., Gérard Garouste, qui est aussi l'auteur du livre-vérité qui a pour titre

« L'Intranquille ». Sur les cimaises de l'espace Templon, il faisait un curieux contraste avec son voisin chinois :



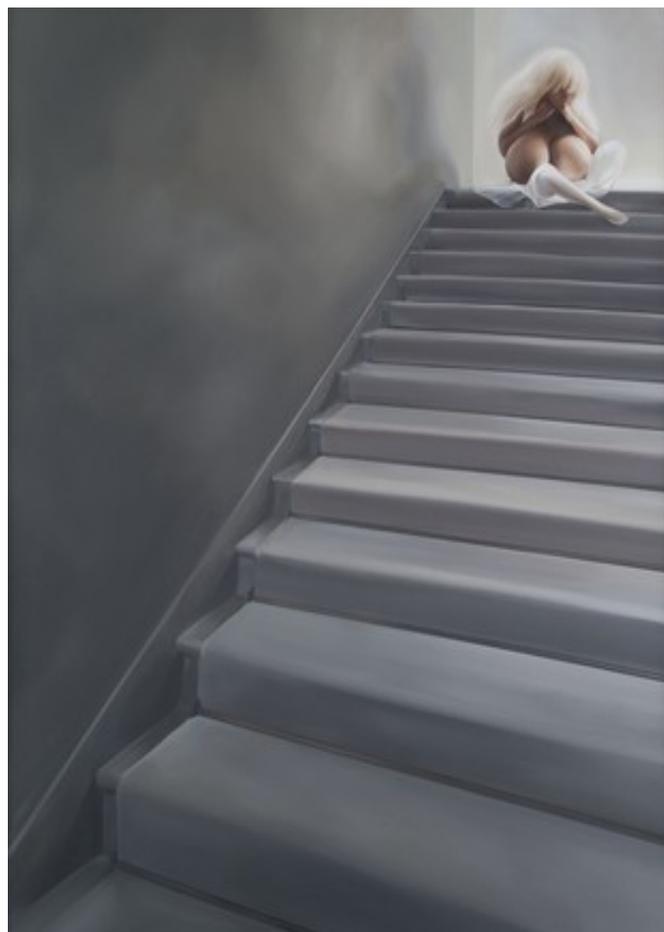
Gérard Garouste



Yue Mijun

Voisinage insolite de personnages habillés et cravatés en proie à d'évidentes angoisses existentielles et d'un bonhomme hilare et presque nu devant une mer et un ciel bleu de bande dessinée. Preuve de plus, s'il en fallait encore, de l'eccléctisme foisonnant de l'art contemporain. Mais chez Templon, il y avait encore l'irréfutable « Rien » écrit en lettres au néon bleu dans un rectangle de plastique blanc, par Jean-Michel Alberola ...





Oda Jaune « High » 2013

... ou encore l'œuvre légèrement inquiétante d'Oda Jaune, une jeune femme qui peint avec une précision naturaliste des visions surréelles pas toujours rassurantes. Comme par exemple cette image de petite poupée blonde, juchée en haut des marches interminables d'un escalier gris, arborant au dessus de fines jambes de fillettes une paire de gigantesques mammelles roses et protubérantes !

Sur quels critères les galeristes s'appuient-ils pour choisir les artistes qu'ils exposent ? La question n'est pas nouvelle mais je me la pose toujours. Le marché de l'art est devenu – pour moi comme pour beaucoup d'autres – aussi mystérieux que la fluctuation des valeurs boursières. C'est un monde étrange dans lequel le travail rapporte moins que la

spéculation. Il y a quelque-chose dans le monde financier qu'on appelle un délit d'initié. Ah, comme j'aimerais que la langue d'un initié se délie et me permette d'en faire immédiatement profiter tant d'amis auteurs de chef-d'œuvres inconnus !



C'était un plaisir de retrouver à cette FIAC 2013, sous la belle verrière du Grand Palais, Tinguely, Nikki de Saint-Phalle et Villeglé.



Le Nouveau-Réalisme fut un clin d'œil qui réhabilita l'humour dans l'environnement urbain. Voyez les pendules arrêtées d'Arman et ces valises accumulées qu'il avait déposées devant la Gare Saint-Lazare. Où sont-elles passées ? Voyez l'étonnant « Centaure » de César au carrefour de la Croix Rouge, entre Sèvres-Babylone et Saint-Germain des Prés.

Non, décidément, ce qui est le plus surprenant, c'est l'institutionnalisation, l'ossification même, de Marcel Duchamp. Marchand du Sel, comme l'appelait Jean-Jacques Lebel, est devenu la boussole des marchands. Il eut beau faire remarquer qu'il avait très vite limité le nombre de ses ready-made, objets choisis comme à rebours, non pour leur signification mais au contraire pour leur insignifiance : sa retenue dans ce domaine est loin d'avoir été imitée.

Quand je donnais un cours sur Marcel Duchamp en 1970, à Cooper Union, à New York, cela avait encore un caractère sacrilège, c'était toujours un pied de nez décoché aux valeurs établies, aux fausses barbes du sérieux. Il avait déclaré que si une œuvre survivait de vingt ans à celui qui l'avait élaborée, ce serait en vertu de contresens et de spéculations sans rapport avec les intentions de son auteur.



Or cette FIAC offrait une profusion consternante de ready-made à peine modifiés. Cela allait de l'énorme rocher posé dans une benne de camion adossée à une gigantesque feuille d'aluminium au coupe-ongle minuscule dont on ne pouvait savoir s'il était en cuivre ou en or pur. On y trouvait un nombre inconcevable de chaises faites pour ne pas s'asseoir, de chemises où de gants impossibles à porter, et même une Ferrari hors d'usage offerte telle quelle à la contemplation.





Duchamp avait tiré sa révérence à la vie de la façon la plus irrévérencieuse qui soit, en faisant inscrire sur la pierre du tombeau familial à Rouen « ET D'AILLEURS, C'EST TOUJOURS LES AUTRES QUI MEURENT ». Avait-il prévu l'épouvantable célébrité dont il jouirait post-mortem ?

« Après l'exposition Dada présentée d'octobre 2005 à janvier 2006 au Centre Pompidou — partie ensuite à Washington et décrochée, en septembre de la même année au MoMa de New York — on peut se demander si la phrase de Charles Dreyfus « *Dada n'est pas mort, il est enterré* » est une provocation ou une simple constatation. L'énorme bottin téléphonique (plus de 1000 pages) qui a résulté de ce travail institutionnel — parrainé par gouvernements, conservateurs et mécènes français et américains — est déjà une pierre tombale difficile à soulever. » J'écrivais cela dans *art press* en 2006, dans un article intitulé « Dada ? une santé de cheval ! » Il commençait par la phrase : « *Béni soit Ben qui depuis tant d'années pose sur l'art les questions que Toutinchakin se pose, en laissant à qui veut le soin d'y répondre.* » Je ne pouvais pas savoir que sept ans plus tard, en 2013, la situation serait pire encore. Imaginez : une salle entière du Grand Palais, pendant la FIAC, consacrée à un Prix Marcel Duchamp !

Cet oxymore, un « prix Marcel Duchamp » m'a paru bien plus intéressant que les œuvres présentées sous cette étiquette. C'est sa 13^e édition. Il a été créé en 2000, par les collectionneurs de l'ADIAF, (Association pour la Diffusion

Internationale de l'Art Français), et est organisé en partenariat avec le Centre Pompidou, le Musée national d'art moderne et la FIAC.

Toutefois en *googlant* les noms de Claire Fontaine et de Raphaël Zarka, deux des nominés non-primés, j'ai trouvé de petits chefs-d'œuvre d'exégèse critique qui m'ont rappelé quels efforts demandent aux claviéristes (plumitifs ne peut plus se dire depuis que les écrivains ont perdu leurs plumes) certaines œuvres énigmatiques de l'art contemporain :

« Claire Fontaine est une artiste collective qui a été fondée en 2004 et vit à Paris. Après avoir tiré son nom d'une marque populaire de cahiers pour écoliers, Claire Fontaine s'est auto-déclarée une « artiste ready-made » et a commencé à élaborer une version d'art néo-conceptuel qui souvent ressemble au travail d'autres gens. Elle utilise le néon, la vidéo, la sculpture, la peinture et l'écriture. Sa pratique peut être décrite comme un questionnement ouvert de l'impuissance politique et de la crise de la singularité qui semblent caractériser l'art contemporain aujourd'hui.

Mais si l'artiste elle-même est l'équivalent subjectif d'un urinoir ou d'une boîte *Brillo* – aussi déplacée, privée de sa valeur d'usage et interchangeable que les produits qu'elle crée – il reste toujours la possibilité de ce qu'elle appelle la « grève humaine ».

Claire Fontaine se sert de sa fraîcheur et de sa jeunesse pour se transformer en singularité quelconque et en terroriste existentielle en quête d'émancipation. Elle pousse au milieu des ruines de la fonction auteur, en expérimentant avec des protocoles de production collectifs, des détournements, et la mise en place de divers dispositifs pour le partage de la propriété intellectuelle et de la propriété privée. »

Ce texte se lit comme un poème parce qu'il comporte une bonne part de mystère. Qu'est-ce qu'une artiste collective ? Est-ce le nom que plusieurs artistes ont pris pour travailler ensemble, comme on dit en anglais un *artist collective* ? Ou est-ce une seule artiste prête à tout pour s'offrir à l'admiration collective ? Et qu'est-ce qu'une grève humaine ? Une grève faite par des grévistes manifestant de l'empathie pour leur patron parce qu'il est un être humain lui aussi ? Ou bien une grève décidée à ne pas s'arrêter tant que les artistes grévistes ne jouiront pas pleinement de tous leurs droits humains ? Je voudrais rencontrer cette Claire Fontaine : ce qu'elle dit coule de source ! Je bois ses paroles, sans les comprendre, comme du petit lait. Et pour cela j'irai voir la Galerie Chantal Crousel / Air de Paris. Ah, j'oubliais :

« Claire Fontaine est à présent (en juin 2009) en train de préparer un livre, autour des concepts d'artiste ready-made et de grève humaine. »

J'ai voulu *googler* également (*googler* n'est pas très élégant mais gougueuler, entre gueuler et glouglouter, serait pire) j'ai donc voulu *googler* aussi Raphaël Zarka : et j'ai trouvé ce remarquable éloge vieux déjà de sept ans :

Déroutante que cette exposition personnelle du jeune prodige français Raphaël Zarka aux Eglises de Chelles. L'entrée dans cette nef, ou plutôt dans ces deux nefs que l'histoire a su réunir, impose de fait les références. Deux cônes sculpturaux sont jetés au sol. Toisés par la lévitation angélique, montée sur billboard, d'un skateur sur une sculpture de la Défense, ils semblent deux pauvres pèlerins effrayés par la sainteté des lieux. Leur apparente errance entropique souligne quant à elle la rigueur de l'installation de la troisième pièce.

Parfaitement garée, une réplique de la draisine, véhicule précaire aujourd'hui perdu imaginé par l'ingénieur Bertin

pour évoluer sur le rail de son aérotrain, trône, épiscopale, au centre du second transept. On apprend que les deux premières réfèrent notamment à une curiosité scientifique de la découverte d'un physicien du XVII^e siècle, par ailleurs Abbé, tandis que la dernière prolonge une recherche initiée de longue date sur le site du projet avorté de train sur coussins d'air.

Mais à quelle sorte d'homélie l'heureux élu du Prix Ricard 2008 nous convie-t-il donc ici ? Doit-on y voir quelque entreprise nihiliste dans laquelle les recherches qu'on lui connaît viendrait perturber ce contexte si chargé?

Peut-être, toujours est-il que ce théologien de la planche à roulette, fervent archéologue de la mathématique et adepte de la forme documentaire, se découvre à Chelles metteur en scène d'une déconcertante communion de propositions profanes dont on a du mal à cerner les enjeux, fussent-ils malicieusement blasphématoires.

Le valeureux collègue qui a écrit ça s'appelle Etienne Bernard.

Après cette longue parenthèse, ce collage de textes que j'ai mis en couleurs afin qu'il soit possible, si on les trouve ennuyeux, de les sauter plus vite, revenons à nos moutons, la FIAC 2013.



Impossible de ne pas remarquer l'omniprésence de l'écrit : l'art conceptuel est entré dans les mœurs. Ben est devenu en quelque sorte un lieu commun de l'art contemporain.

Il y a un grand panneau miroir qui renvoie l'image fragmentée de ceux qui s'arrêtent pour le regarder et quelques parcelles du décor. Les artistes et les galeristes me pardonnent, je n'ai pas toujours noté leur nom. Je me suis contenté, comme deux visiteurs sur trois, de prendre des photos de tout ce qui me tapait dans l'œil. Si je le connaissais, je serais ravi d'ajouter le nom de l'artiste qui a créé cette œuvre et celui de la galerie qui l'expose. Cela m'a rappelé le miroir exposé déjà dans les années 20 par Philippe Soupault, simplement intitulé « Portrait d'un inconnu ».

Cette œuvre résume bien à elle seule le climat que dégage ce rassemblement hétéroclite d'œuvres disparates mais néanmoins vendables et vendues. Il prend souvent la forme d'une question. Qu'est-ce donc que l'art, cet inconnu ? Et l'objet regardé répond au regardeur : « Vous-même. Seul votre regard peut faire de moi de l'art. »

Sur plus de trois mille artistes présentés, certains ne sont plus de ce monde mais nous ont laissé de brillantes réponses à cette question. Quand ils s'appelaient Miro, Picasso, Dubuffet ou Poliakoff, (présent simultanément Galerie Praticat-Prazan et au Musée d'art moderne de la ville de Paris), on se raccroche à eux comme à une bouée de sauvetage. De vraies peintures, enfin ! C'est comme un îlot de fraîcheur dans ce redoutable capharnaüm. Je ne sais pas pourquoi on a choisi pour désigner un lieu de grande pagaille, renfermant beaucoup d'objets entassés pêle-mêle, le nom d'un village de pêcheur au bord du lac de Tibériade en Galilée. Mais c'est précisément le

nom commençant par un C que je cherchais pour rebaptiser la FIAC : Foire Internationale de l'Art Capharnaüm.

C'est aussi la Foire Internationale de l'Art qui se Cherche. Exemple : un énorme panneau de plaques minéralogiques d'un nouveau genre proposant des définitions de l'art, en français et en anglais. Je n'en ai photographié que la moitié. Alors, imaginez ...

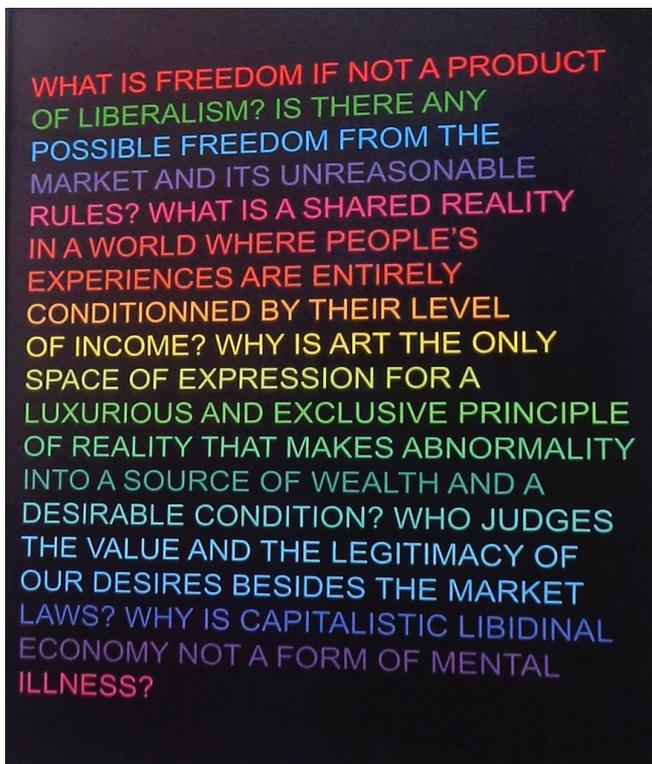


Certains de ces écriteaux étant en anglais, je vous les traduis :

L'ART, C'EST L'ESTHÉTIQUE EN ACTION. LORSQUE NOUS DÉSOBÉISSONS, NOUS NOUS CRÉONS NOUS-MÊMES. COMBIEN DE NATIONS Y A-T-IL EN VOUS ? LES CONSERVATEURS NE CONTRÔLENT QUE L'OBSCURITÉ. VIE= ART = VIE. TOUT EN LAISSANT ENTIÈRE L'ÉNIGME DU VISIBLE. LE SENS VIENT DE QUELQUE-CHOSE QUE VOUS NE POUVEZ PAS ACHETER, RÊVER L'ART, C'EST CRÉER LE FUTUR, L'ART, C'EST IMAGINER LE MONDE AUTREMENT.

Mais ce qui, par-dessus tout, m'a semblé rendre ma visite particulièrement instructive, c'est, sous une enseigne écrivant

en lettres de néon « DES ETRANGERS PARTOUT » un tableau noir qui posait, en anglais et en lettres de couleurs, des questions si justes que je ne pouvais pas quitter la FIAC sans vous les traduire :



WHAT IS FREEDOM IF NOT A PRODUCT OF LIBERALISM? IS THERE ANY POSSIBLE FREEDOM FROM THE MARKET AND ITS UNREASONABLE RULES? WHAT IS A SHARED REALITY IN A WORLD WHERE PEOPLE'S EXPERIENCES ARE ENTIRELY CONDITIONNED BY THEIR LEVEL OF INCOME? WHY IS ART THE ONLY SPACE OF EXPRESSION FOR A LUXURIOUS AND EXCLUSIVE PRINCIPLE OF REALITY THAT MAKES ABNORMALITY INTO A SOURCE OF WEALTH AND A DESIRABLE CONDITION? WHO JUDGES THE VALUE AND THE LEGITIMACY OF OUR DESIRES BESIDES THE MARKET LAWS? WHY IS CAPITALISTIC LIBIDINAL ECONOMY NOT A FORM OF MENTAL ILLNESS?

Qu'est-ce que la liberté sinon un produit du libéralisme ? Y a-t-il une quelconque liberté possible en dehors du marché et de ses règles déraisonnables ? Qu'est-ce qu'une réalité partagée dans un monde où les expériences des gens sont entièrement conditionnées par le niveau de leurs revenus ? Pourquoi l'art est-il le seul espace d'expression pour un principe de réalité luxurieux et exclusif qui fait de l'anormalité une source de richesse et une condition désirable ? Qui juge de la valeur et de la légitimité de nos désirs sinon les lois du marché ? Pourquoi l'économie libidinale capitaliste n'est-elle pas une forme de maladie mentale ?

Une forme de maladie mentale ? N'exagérons rien. La plupart de ces marchands n'ont pas du tout l'air fou. Le prix qu'il faut payer pour entrer dans leur foire est un message on ne peut plus clair. Une foire est faite par les marchands, pour les acheteurs et pas pour les flâneurs. Qu'irait faire un flâneur ignorant en bourse, au milieu des traders ? Ou pire encore, un artiste qui n'a ni marchand ni cote ? Eux ne sont pas là pour flâner mais pour vendre et pour acheter. J'en entends un qui grommelle : « Un peu de bon sens, voulez-vous ? Si vous étiez sans le sou et affamé, iriez-vous flâner dans un supermarché ? » Trop poli pour me dire S.T.P. (Si Toi Pauvre), n'entre pas dans le grand magasin, pense à autre chose et passe ton chemin !

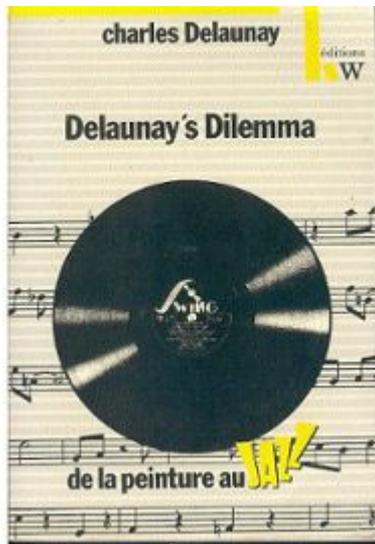
En flânant dans la rue Chaptal

Heureusement, Paris reste une ville où il y a des milliards de choses à faire qui ne coûtent rien et apportent beaucoup ! Le musée de la vie romantique, dans le 9^e arrondissement de Paris, par exemple, qui se trouve au 16 rue Chaptal, derrière Pigalle.

La porte à côté, au 14, c'est là que se fabriquait « *Jazz Hot* », du temps où le rédacteur en chef en était Charles Delaunay, le fils de Robert et Sonia Delaunay. J'ai bien connu Charles pour avoir travaillé dans son journal et avoir préfacé ses mémoires « *Delaunay's Dilemma, de la peinture au jazz* ». Les premières lignes de ma préface, intitulée « *Itinéraire d'une passion* » étaient :

« L'histoire de Charles Delaunay pourrait commencer, enfant, sous « la Charmeuse de serpents », cette image envoûtante du douanier Rousseau qui trône au-dessus de la table où il prend son petit-déjeuner, et se terminer dans les sortilèges de *Mood Indigo*, sagement distillés par les

écoutateurs, dans un avion qui l'emmènerait au Texas ou à Tokyo. »



Charles, tout en admirant les disques colorés peints par sa mère, préféra très tôt écouter les disques de jazz : les 78 tours de cire noire, d'abord, puis les 33T. en vinyle. Il fut même l'inventeur d'une nouvelle science, la discographie. Il attira, rue Chaptal d'illustres visiteurs comme Duke Ellington, Django Reinhardt, Sidney Bechet, Stéphane Grappelli, Benny Carter et beaucoup d'autres. Et il offrit les colonnes de « *Jazz Hot* » à des chroniqueurs aussi remarquables que Boris Vian ou le grand compositeur, musicien et musicologue André Hodeir.

Boris Vian vivait non loin de là, Impasse Véron. Et non content d'écrire des romans qu'il prétendait traduits d'un Américain du nom de Vernon Sullivan, aussi souvent qu'il le pouvait, il allait à Saint-Germain des Prés, au Tabou, jouer, comme il disait « de la trompinette ». Je me souviens même d'une photo de lui étrangement reprise sur l'étiquette d'une bouteille d'eau d'Evian. Boris pose un bras protecteur sur l'épaule de Miles et ils paraissent, l'un à côté de l'autre, Miles si petit et Boris si blanc !



Cette photo a été prise dans une cave de la rive gauche appelée « Le Tabou » où, au sortir de la guerre, la jeunesse dite « existentialiste » découvrit le be-bop. C'est là que Juliette Greco, un soir de 1950, retira son manteau de fourrure et l'étendit par terre pour que Miles Davis puisse s'asseoir. En 1975, il s'en souvenait encore avec suffisamment de plaisir pour trouver bon de me raconter cette histoire, alors que je vivais chez lui déguisé en cuisinier français !

En 1949, Jean-Paul Sartre avait écrit : « *La musique de jazz, c'est comme les bananes, ça se consomme sur place.* » Par cette phrase assez malheureuse, il voulait dire que ce qu'il entendait et voyait sur place à New York n'avait rien à voir avec ce que lui suggérait la vue des gens qui dansaient sur le jazz ou écoutaient des disques à Paris.

Mais voilà que je me suis complètement égaré dans la rue Chaptal ! « *Jazz Hot* » était au 14, mais n'y résident plus désormais que des fantômes, même si en cherchant bien je pourrais retrouver encore quelques feuilles d'un papier à tête portant cette adresse, conçu par Charles Delaunay. Et certains ex-rédacteurs en chef de *Jazz Hot* sont toujours bien

vivants, comme Michel Lebris, fondateur du festival des écrivains voyageurs à Saint-Malo, ou même bons vivants, comme mon ami Gérald Arnaud qui écrit toujours sur la musique dans le *Nouvel Observateur* et dans *Africulture*.

Le musée de la vie romantique

Une image maintenant, pour vous prouver que je ne flâne pas seulement dans un lointain passé. Elle a été prise par Julia, neuf ans, la fille de Jackson et de Joséphine. C'est un peu dommage, parce que c'était indiscutablement elle la plus photogénique du groupe, mais Julia ne pouvait pas à la fois être dedans et prendre la photographie.



Anne, Catherine, Jackson, Marc, Nathalie, Joséphine et Chantal, le 9 . 11. 2013.

Au 16 de la rue Chaptal, le Musée de la Vie Romantique, gratuitement ouvert au public, non seulement est toujours là mais ne cesse de s'embellir. C'est l'ancienne résidence d'un peintre d'origine hollandaise, Ary Scheffer qui y vécut jusqu'à sa mort en 1858. Sa fille qui n'avait pas eu d'enfants, la légua à une petite nièce qui fut l'épouse de l'historien et philologue Ernest Renan (1823-1892).

Une grande partie du rez de chaussée est consacrée à George Sand. Elle faisait partie des personnages qui fréquentaient régulièrement l'atelier d'Ary Scheffer : Chopin, Delacroix, Rossini et bien d'autres habitants de ce quartier à la fin du XIXe siècle culturellement si riche qu'on l'appela « La petite Athènes ».



George Sand dont on peut voir un célèbre portrait peint en 1833 par Auguste Charpentier.

Ma fille Solange, née en l'An 2000, m'a beaucoup surpris en me demandant pour Noël « *Indiana* » de George Sand et « *On ne badine pas avec l'amour* » de Musset. Au nom de George Sand, tout le monde associe presque invariablement « *La Petite Fadette* » et « *La Mare au Diable* » mais j'ignorais

jusqu'à l'existence de son premier roman « *Indiana* ». Parce qu'elle y dépeint déjà une femme en lutte contre les conventions sociales et présente certains aspects du mariage qui l'apparentent à l'esclavage, elle fut très critiquée. Mais cela lui permit d'écrire, dans sa toute première préface, en 1832, une bien belle défense de l'écrivain :

« Si, dans le cours de sa tâche, il lui est arrivé d'exprimer des plaintes arrachées à ses personnages par le malaise social dont ils sont atteints ; s'il n'a pas craint de répéter leurs aspirations vers une existence meilleure, qu'on s'en prenne à la société pour ses inégalités, à la destinée pour ses caprices ! L'écrivain n'est qu'un miroir qui les reflète, une machine qui les décalque et qui n'a rien à se faire pardonner si ses empreintes sont exactes, si son reflet est fidèle. »



Au musée de la vie romantique, un arbre généalogique rappelle encore que, si elle devint célèbre sous ce nom de George Sand qu'elle avait elle-même choisi, son nom de jeune fille était Amandine Aurore Lucie Dupin. Par mariage, elle devint Baronne Dudevant. Sur la droite de cet arbre étonnant,

placé dans un cadre doré, on peut lire les noms de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. Et au dessous, soigneusement calligraphié :

La Famille de George Sand

Mais il y a encore plus surprenant. Toujours au rez-de-chaussée, on peut voir ces paysages imaginés par George Sand et qu'elle appelle des « Dendrites ».



George Sand. Dendrite (détail)

Derrière ces paysages tout en teintes douces et sages, il y a en réalité un procédé tout bonnement surréaliste. Catherine en a photographié un fragment d'explication :

Célèbre pour ses romans, George Sand pratiquait également la peinture et développe à partir de 1860 le procédé de la dendrite. Elle commence par former des taches de gouache sur une feuille de papier qu'elle recouvre d'une autre feuille, puis elle appuie par endroits. Les taches se transforment alors, créant des motifs

aléatoires pareils à des arborescences qui rappellent certaines formes de la nature.

« *Mon imagination aidant, j’y vois des bois, des forêts ou des lacs et j’accentue les formes vagues produites par le hasard* », écrit-elle dans son autobiographie « *Histoire de ma vie* ».

Elle préfigurait ainsi certains procédés surréalistes comme le frottage découvert par Max Ernst en passant un crayon sur une feuille appuyée sur les rainures du bois et changeant ensuite les traces ainsi obtenues en paysages fantastiques.

« Tout est dans tout, et réciproquement », disait ce charmant personnage que fut Raymond Hains, le compère et complice de Jacques de la Villeglé. Hains vécut toute sa vie en poète. Il fut un grand champion de l’improvisation verbale, capable de dévider, infatigablement, les aphorismes les plus surprenants, rendant indissociables la divagation intellectuelle et la déambulation nocturne dans les rues de Paris. La première fois qu’il me dit sans sourire : « Tout est dans tout, et réciproquement » nous roulions en train vers la Biennale de Venise et j’en fis un intertitre dans l’article que j’écrivis sur lui dans « *Cimaise* » : « *Raymond Hains, Grand découvreur de la palissade* ». J’étais loin d’imaginer à l’époque que c’était là plus qu’une boutade, une vérité philosophique dont j’aurais bien souvent par la suite l’occasion de vérifier la justesse.

Par exemple, saviez-vous que George Sand s’intéressa beaucoup aux tapisseries de la Dame à la Licorne, actuellement au Musée de Cluny ? C’est Michelle Siboun, dont je parlais au début de cette flânerie, qui me l’a appris. Elles furent redécouvertes en 1841 par Prosper Mérimée (1803-1870) au château de Boussac. Et George Sand les mentionna dans son œuvre à plusieurs reprises. Elle décrivit une série de huit tapisseries (dans son roman “*Jeanne*”, en

1844, dans “*L’ Illustration*”, du 3 juillet 1847, et dans son “*Journal d’un voyageur pendant la guerre*”, en 1871).

Seulement six d’entre elles sont actuellement conservées au Musée de Cluny à Paris. Les deux autres ont totalement disparu. En s’appuyant sur les descriptions de George Sand, Michelle a peint la septième, “*Métamorphose alchimique*”, et la huitième, “*Maîtrise*”. La métamorphose est celle d’un lion qui se change en une licorne blanche et “*Maîtrise*” montre la Dame contrôlant parfaitement deux licornes.



C’est par cette toile que j’avais débuté ma chronique, sans savoir que grâce à George Sand, elle reviendrait à la fin. La fin était dans le commencement et le commencement dans la fin. Tout est dans tout et réciproquement.

Le point final sera mis par une plaque photographiée en sortant du musée de la vie romantique et en remontant vers Pigalle :



Et cette fin sera un commencement : une invitation à aller flâner au Musée Gustave Moreau, si proche et si cher à André Breton.

(à suivre ...)

